

Académie Royale  
de Langue & de Littérature  
Françaises



BULLETIN

TOME XXXI — N° 2  
Juin 1953

## SOMMAIRE

	Pages
<b>Réception académique de Dom Hilaire Duesberg, (9 mai 1953).</b>	
Discours de M. Pierre Nothomb .....	43
Discours de Dom Hilaire Duesberg .....	55
<b>Réception académique de M. Arthur Långfors (9 mai 1953).</b>	
Discours de M. Maurice Delbouille .....	71
Discours de M. Arthur Långfors .....	80

---

# Réception de Dom Hilaire Duesberg

(9 mai 1953)

---

## Discours de M. Pierre Nothomb.

Vous êtes, mon révérend Père, le deuxième moine de Saint-Benoît que je suis appelé à louer en public. Le premier, au temps de mon adolescence, fut Dom Bruno Destrée, frère du fondateur de notre compagnie, qui m'honorait de son amitié et qui m'avait autorisé à raconter sa conversion à la Jeunesse. Vous lui ressemblez bien peu. Il était arrivé à la Grâce par la seule méditation de la Beauté. Et la Beauté pour lui était immatérielle, transparente, pure et plane comme ces tableaux des préraphaélites anglais qui lui avaient appris les prières sans voix, les poèmes sans rimes. Il ne s'était pas simplement cloîtré à Maredsous, puis au Mont César, mais dans une pensée mystique dont le mal et la laideur étaient exclus. Ce qui est laid n'existe pas ! me disait-il. On peut dire que tout ce qui dans la vie était robuste, coloré, musclé, lui échappait. Son rêve était immobile, et ce n'est qu'à Dieu qu'il n'opposait pas ce calme refus dont il avait fait sa règle. On s'affine chaque jour à ce jeu divin, mais l'on s'appauvrit peut-être. Il me permettait de lui dire qu'à force d'être bouillie et filtrée par crainte de l'image trop vive ou du cri trop humain, sa poésie avait perdu sa première saveur d'eau de source. Je voyais alors l'indulgence amusée — et comme un aveu charmant et un peu triste — se peindre sur son beau et noble visage de prince et de de saint. Votre sainteté, votre principauté sont bien différentes. En quittant le monde vous n'avez pas renié le monde. Vous étiez né chrétien dans un milieu d'affaires, non loin de plusieurs frontières, et politiquement quelque part entre la droite et la gauche. Utiles symboles pour qui veut tâcher de vous définir,

Vous étiez cousin d'Henri Pirenne, et votre frère, dont j'ai connu quelque temps la haute stature dans l'hémyclique parlementaire, préparait une carrière de savant qui devait le faire s'asseoir un jour, au cours de je ne sais quel épisode « bipartite » (pour employer notre jargon), au ministère de l'Instruction Publique, dans le fauteuil même de Jules Destrée. Vous avez été un petit garçon comme un autre, mais très éveillé. Vous vous vantez d'avoir, au collège de Verviers — ce collège Saint-François-Xavier d'où sont sortis également nos confrères Luc Hommel, Lucien Christophe et Fernand Desonay —, été pendant six ans d'humanités à la fois un bon élève : c'est fort vrai ; et un cancre : vous exagérez ! Mais il faut vous croire, paraît-il, quand vous avouez n'avoir, pendant ces six années scolaires, remis aucun devoir à vos professeurs. C'est un jeune homme sans peur des idées et des gens qui a demandé de revêtir un jour l'austère habit bénédictin, sans presque de transition, tel qu'il était, complet et dru, déjà paradoxal autant que ferme, et ne se croyant pas obligé de dépouiller ses curiosités, sa vigueur, sa verve, incapable au surplus d'un tel inutile dépouillement. Sur la colline de Maredsous, autour des bâtiments vastes et bien plantés, règne un vent fort, salubre et frais. Vous étiez fait pour ce climat d'action, de pensée, de courants d'air, de départs et de retours, pour ce panorama du monde. Et voici que dès votre entrée en des lieux où les profanes imaginent le perpétuel repos dans la contemplation, le mouvement vous saisit. Le mouvement de vos études et de votre enseignement : à Louvain, à Rome, dans l'île bénédictine de Caldey, dont la conversion était toute récente et où vous professez l'histoire ecclésiastique et le dogme pour les jeunes moines de votre abbaye exilés en Angleterre, pendant la première guerre ; à Edermine en Irlande ; à l'école abbatiale et au studium de philosophie de Maredsous ; à l'école des sciences politiques et religieuses des Facultés Saint-Louis à Bruxelles ; à Paris, à Strasbourg, à Tulle, où l'on vous improvise en 1940 professeur du grand séminaire, à Grenoble dans un hôpital, à Fribourg enfin où vous enseignez les questions spéciales d'Écriture Sainte, et où dans votre haut prieuré de Corbières vous demeurez parfois, dit-on, quelques jours d'affilée. Pour ma part avant votre élection à

l'Académie, je ne vous avais jamais rencontré que dans le train... Dans le mouvement aussi d'une pensée scientifique et religieuse toujours en recherche, toujours en éveil.

Le Cardinal Mercier fut à l'origine de votre grande vocation biblique. C'est lui qui, le 5 août 1914, au lendemain même de l'invasion de la Belgique, vous avait ordonné prêtre. Vous ne l'aviez plus revu jusqu'au jour, en 1919, où sur la recommandation de Dom Lambert Bauduin il vous fit appeler pour lui enseigner Saint Jérôme. Le pape, au lendemain de la guerre, avait mobilisé, sans trop demander leur avis, pour célébrer à Rome le quinzième centenaire du grand exégète, les trois grands intellectuels du Sacré-Collège, Gasquet, Maffi et Mercier. Et celui-ci, pressé de se documenter, s'était adressé, d'abord, à l'illustre Père Delehaye, qui ne lui avait cité que trois livres dont naturellement — le Père Delehaye était un hardi bollandiste — deux au moins étaient à l'Index ! Votre jeune et déjà vaste érudition vous permit de travailler pendant quatre pleines journées avec le grand cardinal. Vous racontiez la vie de saint Jérôme, et votre auditeur prenait des notes, vous tenant en haleine, vous posant des questions pressantes, plus infatigable que vous encore. C'était un géant de travail.

Moi aussi, plus modestement, j'ai travaillé sous sa direction à une époque lointaine de ma vie. Moi aussi, j'ai subi l'emprise de ce regard lumineux, de cette parole vive et sûre, de cette doctrine philosophique qui se doublait continuellement d'une leçon de vie. D'une leçon de vie active pour commencer. *Le temps est compressible !* me disait-il quand je craignais de ne pouvoir mener de front plusieurs tâches. D'une merveilleuse leçon aussi de largeur d'esprit. J'ai noté au vol, dans le récit que vous m'avez fait un jour de vos rencontres de Malines, ce mot qui vous peint si bien tous les deux : « Il était l'homme le plus hospitalier du monde du point de vue intellectuel, le plus large et le plus hardi ». Vous vous souviendrez toujours de l'amitié avec laquelle il vous parla, au cours de vos entretiens, du Père Lagrange, que vous ne connaissiez pas encore et dont il avait été, dans ses moments les plus difficiles, le soutien et l'ami, méditant déjà sans doute d'en faire votre maître. Il le fit en 1921 lorsqu'il vous envoya, à ses frais, pour deux ans à l'école biblique

de Jérusalem, dont l'enseignement était encore contesté par quelques-uns. Lui non plus n'avait pas peur des risques.

Voici le deuxième grand homme de votre vie. Ce savant dominicain après avoir étudié les langues sémitiques à Rome avait eu l'idée, encouragé par Léon XIII, d'installer à Jérusalem même une école d'études de la Bible sur un terrain acheté primitivement pour un sanctuaire. C'était l'époque où, aucune guerre ne menaçant la France, les supérieurs d'ordres envoyaient volontiers leurs jeunes moines faire leur noviciat dans les pays lointains. Parmi ces novices, le Père Lagrange voyait certains s'éveiller, dans ce climat propice, au goût de l'Ancien Testament. Il allait les pêcher dans ce séminaire. C'était le vivier où, en bon cormoran, il puisait ses futurs disciples, dont il savait que quelques-uns allait l'égaliser. C'était un esprit généreux, un éveilleur incomparable. Il laissait, sous sa direction, les spécialistes se former librement. Quand l'un d'eux l'avait dépassé dans sa spécialité il n'y publiait plus rien lui-même sans le lui soumettre. Quel maître après Désiré Mercier ! Celui-ci était toujours représenté dans ce laboratoire scientifique de Jérusalem par un prêtre belge. Quel bonheur pour nous qu'il vous ait choisi !

A l'époque, de 1921 à 1923, où vous avez subi son emprise, le Père Lagrange venait de traverser des années terribles. D'autant plus terribles qu'il avait commencé son entreprise sous le signe de la confiance et de l'enthousiasme intellectuel. Un vent de merveilleux renouvellement régnait dans l'Église de Léon XIII. Chacun savait, chacun sentait que la Foi ne pouvait être l'ennemie de la Science et que l'histoire du peuple de Dieu pouvait être étudiée sans péril, comme une histoire ; et que les livres saints pouvaient être critiqués, malgré leur sainteté, avec les méthodes modernes. S'il y avait eu, à l'époque de Renan, dans les séminaires occidentaux plus de professeurs formés à ces méthodes, la détestable et suave *Vie de Jésus* n'aurait pas fait le scandale que l'on sait, n'aurait pas bouleversé tant d'âmes. C'était pour la pratique la plus hardie de ces méthodes que le grand Pape avait fait confiance au Père Lagrange. Léon XIII était encore de la génération optimiste d'avant 1848. Il se disait que la science et l'histoire pourraient toujours venger l'Église. C'est pourquoi il avait ouvert toutes grandes aux cher-

cheurs les Archives du Vatican, c'est pourquoi il avait encouragé les études de Lagrange, les travaux du futur Monseigneur Duchêne, et tant d'autres. Toute une opinion religieuse, moins confiante que le Pape, s'était aussitôt effrayée de l'audace de ceux qui entreprenaient d'étudier le *Pentateuque* avec les mêmes instruments que les autres littératures orientales. La Bible n'était-elle pas divine ? Les Livres Saints n'étaient-ils pas, aux yeux des arriérés commodément installés dans leurs formules, transcendants jusqu'en leurs virgules ? Toute comparaison à leurs yeux était d'abord un sacrilège. Livres surnaturels, qu'allait-on faire quand on s'apercevrait qu'ils étaient cousins germains d'Alexandrie, de Memphis, de Babylone ? Si vous vous découvrez des consanguins pourriez-vous encore vous croire surnaturels ? Ainsi raisonnaient les traditionalistes et les tardigrades. Et l'événement sembla un instant leur donner raison. On était à l'époque où grandissait l'homme moderne, récemment né. Tout, depuis les années quatre-vingt-dix, fermentait dans l'esprit humain. L'une après l'autre, dans ce quart de siècle qui allait s'achever en 1914, les grandes inventions transformaient le monde. Dans l'ivresse générale de la découverte, des savants allaient être emportés par leur orgueil, perdre leur équilibre chrétien, se détacher de leur foi. *L'Évangile et l'Église*, de Loisy date de 1902. Le Père Lagrange vit tout de suite le péril et le combattit. Chez Loisy la critique était tout. Il connaissait sa théologie mais il lui manquait le sens théologique ; son exégèse le détachait de la réalité ; il ne sentait pas, comme votre maître et comme vous, qu'il travaillait sur un être vivant. Pour lui, Dieu n'était pas personnel, l'Évangile ne serait jamais de l'histoire, il dissociait le sentiment religieux de tout élément intellectuel. C'est le début de cette véritable hérésie qu'on baptisa, hélas, du nom, si beau, de *Modernisme*, et dont la répression nécessaire, avivée en France par les passions politiques réactionnaires, en Allemagne par les querelles sociales, s'acheva par moments dans une véritable terreur. Fils de l'Église, participant de sa foi, adorateur du Dieu vivant, le fondateur de l'école de Jérusalem, malgré l'affection paternelle de Pie X qui ne se démentit jamais, faillit être emporté dans cette tempête. Coupable de vouloir former les esprits autrement que selon un crible qui

avait formé Bossuet, tout juste si les intégristes le tolèrent. Tout cela était apaisé dans le rayonnement de l'Église, bientôt acquise tout entière aux méthodes nouvelles, quand, après l'enseignement reçu du plus prestigieux des maîtres, vous inauguratez avec votre propre enseignement les savants et beaux écrits qui devaient faire votre gloire et qui vous ont conduit parmi nous.

Gloire trop restreinte, peut-être, pendant longtemps, aux spécialistes et aux curieux de votre domaine. Je n'en connais pas un d'ailleurs qui, dans les articles qu'ils vous consacrèrent au moment où votre élection parmi nous vous désigna aux yeux du public profane, ait cité correctement le titre de tous vos livres. C'est sans doute parce que l'un d'entre eux, votre œuvre maîtresse à la vérité, occupait le centre du tableau. Si nous n'attendions légitimement de vous d'autres œuvres de la même importance, la postérité vous qualifierait simplement d'auteur des *Scribes Inspirés*. Et ce titre seul, inoubliable par lui seul, résumerait pour tous et éclairerait votre découverte, votre thèse majeure et votre démonstration. Il existait autour du roi Salomon, bien différents des prophètes agités par Dieu, tout une classe de ces fonctionnaires intellectuels dont l'Égypte et l'Assyrie avaient donné les modèles et qui, continuant la tradition de ces sages, notant avec les maximes éprouvées les pensées royales, les règles du bon gouvernement, les axiomes de la justice, composaient jour à jour une Sapience qui codifierait toute la matière des rapports du pouvoir avec les hommes, des hommes entre eux, du Pouvoir avec Dieu, du succès en un mot dans les affaires humaines et divines. Le livre collectif des *Proverbes*, attribué naturellement à Salomon lui-même, allait-il perdre aux yeux des chrétiens sa valeur divine parce que, étudié avec la rigueur scientifique indispensable à la compréhension des textes et de leur origine, il allait apparaître comme jailli d'un antique fonds commun, simplement copié par endroits sur l'œuvre d'autres scribes ? Mais non, car de même qu'ils avaient, de l'immense trésor des anciennes Sagesses, adapté au génie et aux nécessités de leur siècle et de leur race le meilleur de cette littérature, ces serviteurs du Dieu Unique allaient, sous l'inspiration de Jahvé, en élever sur le plan de l'éternité les leçons surnaturelles. Le chef-

d'œuvre de l'inspiration divine c'est qu'elle utilise, en en transcendant les sommets, l'œuvre des hommes. Vais-je analyser le détail de votre méthode, vous suivre dans l'examen des sources, des mots et des pensées ? Je risquerais de trahir, en entrant dans la profondeur du sujet, ce qu'il y a de brillant, d'éclatant, de coloré dans la forme de vos idées, et, en m'attardant maintenant à votre style — j'y viendrai tout à l'heure — la valeur de votre raisonnement scientifique. Qu'il me suffise de dire qu'aux 700 pages consacrées aux scribes Salomoniens, à leurs prédécesseurs et à leurs répondants se sont ajoutées bientôt les 700 pages consacrées au Pessimisme Inspiré du livre de Job, à la critique de la Sagesse par la Qoheleth, aux expériences de Ben Sirah, bourgeois de Jérusalem, aux mystères sauveurs de la Sagesse. D'autres volumes compléteront cet imposant monument de science équilibrée et de piété lucide. Dois-je vous dire que, chrétien ordinaire, je choisirai dans votre œuvre, une et multiple, de plus accessibles livres de chevet ?

Celui qui exprime le mieux votre talent littéraire, votre génie de la vulgarisation savante, votre tempérament de romancier, c'est le *Roi Hérode*. Jamais on n'avait avec une telle alacrité, une telle vivacité, raconté les péripéties de ce temps qui va de la révolte des Macchabées à la naissance du Christ. Comme, tout à coup, ils sont proches de nous tous ces personnages d'épopée, puis de tyrannie, de comédie et de volupté ! Rivalité des Lagides et des Séleucides, puis de Pompée et de César, puis d'Antoine et du jeune Octave, que seraient dans les bouleversements dont naissait l'empire universel, l'aventure, les amours, les ruses, les cruautés, les grandeurs même d'Hérode dit le Grand, petit vizir devenu tétrarque, puis roi, et de ses descendants ; qui se souviendrait d'Antipater et de Mariammé, d'Alexandre et d'Aristobule (« *Hérode veilla sur l'éducation de ses fils, les recommanda à l'empereur, se réservant de les avantager dans son testament ; le malheur voulut qu'il les tuât* »), d'Antipas le cynique et d'Agrippas le mônier (« *Ce n'étaient pas précisément des tartufes mais des politiques* »), d'Hérodiade et de Salomé, d'Agrippa II et de Bérénice ; irait-on revoir les ruines de leur hérodiennne Sébaste (« *Découronnées de leur chapiteau, déchargées de leur architrave les colonnes qui supportaient autrefois les portiques processionnent*

sur deux ou quatre rangs à travers les champs, prolongeant vers le ciel leur effort désormais inutile, désolées et stériles comme des veuves, mais, comme elles, droites et stoïques dans l'éternel regret de leur passé fécond... ») s'ils n'avaient précédé et persécuté le Christ ?

« L'ironie a voulu que ces principicules, dont les États, dans le plus grand développement, n'atteignaient pas à la superficie de la Belgique, se rencontrassent avec une religion à ses débuts, mais dont la destinée serait de convertir le monde et l'empereur romain, de changer le cours de la pensée humaine et de modifier l'histoire. Ils ont appliqué à l'Évangile du Fils de Dieu les principes de haute politique avec lesquels ils régissaient des grands duchés d'opérette. Dans la mesure de leur pouvoir ils ont fait obstacle à la vérité ; pour des raisons d'État — États minuscules —, pour des questions de ménage — de faux ménages —, ils ont versé, sans remords, un sang très pur qu'ils ne savaient pas être si généreux ! C'est ainsi que les Hérodes, après s'être agités dans les coulisses de la vie de Jésus, sont parvenus jusqu'à nous, portés par les hérauts de la bonne nouvelle. Sans leurs victimes, qui connaîtrait leur nom ? Ils leur font à travers l'histoire, une escorte qu'ils n'avaient pas prévue : le vieil Hérode, posté comme un ogre féroce près du berceau de l'enfant Jésus, les autres mêlés à la Passion du Sauveur et aux souffrances des Apôtres : c'est leur part d'immortalité ! »

J'ai cité toute entière cette page, non seulement à cause de sa beauté formelle, mais parce qu'elle me conduit à l'autre livre dont je me suis nourri au cours de ces derniers jours.

Les *Valeurs Chrétiennes de l'Ancien Testament* forment la somme résumée de votre spiritualité biblique. Synthèse et conclusion de votre enseignement. Recueil incomparable aussi, pour le simple lettré, de définitions saisissantes, de formules heureuses, de boutades cléricales — ou anticléricales —, d'ironies parfois cruelles, de tableaux rapides et chatoyants, de mots d'auteur oserais-je dire si, précisément, ces mots n'étaient soudain la clef inattendue d'une explication décisive. Que nos auditeurs écoutent au passage cette page délicieuse qui rappelle comment, en Orient, on n'a jamais dépassé la Bible dans la manière de raconter les choses en ménageant l'intérêt... (« De là vient cet air étonnant

du récit, du trait à la Giotto, sobre mais vivant, de la vision concrète, du détail pittoresque de l'insinuation silencieuse »).

« La rencontre d'Izaac et de Rebecca : Ce jeune homme entrevu à l'horizon du désert et ce voile vivement ramené sur le visage. Les quatre mesures sans notes qu'il faut battre pour suivre le mouvement dans le récit de l'adultère de David : nulle part il n'est dit que le roi essaie tout pour que Urie se croie le père de l'enfant adultérin, mais, dans les silences du récit, tout l'indique. On dirait d'une fresque comme celle du triomphe de la mort, au Campo Santo de Pise. Le chien de Tobie agite la queue ; Giezi se montre fripon comme un valet de prélat ; Abigaël harangue David avec un art consommé. Tous d'ailleurs parlent à merveille ! ils savent démontrer, concéder, plaider innocent ou coupable, gagner le cœur de leur antagoniste après l'avoir réduit à écouter. L'Histoire sainte, le grand livre aux images pompeuses où s'agitent des rois à turbans, des esclaves ceints de pagnes, des chameaux porteurs de présents, la fille du Pharaon descendant vers le Nil, Esther soutenue par ses suivantes, dans un décor de palmiers, de colonnes, c'est toute la pieuse féerie de notre enfance, aux heures où la maussade classe de grammaire ou de calcul s'interrompait pour édifier nos cœurs en charmant notre esprit ».

Et cette leçon donnée à ceux qui risquent de ne rien comprendre parce qu'ils n'ont vu dans l'Histoire Sainte qu'un récit merveilleux, détaché du réel (« Ses personnages se meuvent dépouillés de toute chronologie, de tout contemporain. Le Pharaon de Joseph est étranger à l'Histoire d'Égypte autant que Riquet à la Houpppe à toutes les dynasties d'Occident ») :

« En dehors de l'enseignement puéril de l'Histoire sainte il règne un universel préjugé sur les qualités du surnaturel ; on le confond volontiers avec l'extraordinaire ou le paradoxal. Et c'est vrai que rien n'est paradoxal comme la doctrine du surnaturel chrétien. Mais le paradoxe tient précisément dans ce que le christianisme nous propose l'immensité divine sous des espèces insignifiantes. Les esprits superficiels y perdent leur latin : les braves gens de Nazareth croyaient aux prophètes envoyés de Dieu, mais à la condition qu'ils ne fussent pas leurs concitoyens, qu'on ne les ait pas vus grandir, qu'on ignorât quelle était leur famille. Naaman souhaitait d'être guéri de la lèpre, mais non pas sans cérémonie,

au prix d'une simple baignade dans une rivière aussi banale que le Jourdain.

« A l'annonce du surnaturel, l'attention se tend; que va-t-on voir? Un enfant couché dans une crèche enveloppé de langes? Déception! L'on espérait un appareil plus sensationnel, reléguant la nature, la rejoulant, sans lui laisser la moindre place. Pourtant, par définition, cette manifestation déclaratoire du surnaturel qu'est un miracle suppose assez de nature pour que Dieu la dépasse. La multiplication des pains exige des pains ».

Et cette rude leçon aux auteurs de livres édifiants. « Que n'imitent-ils les écrivains sacrés qui peignent leurs héros dans la réalité! »

« Quand on lit dans l'Ancien Testament l'histoire de ses héros avec un souci d'édification chrétienne, il importe de bien distinguer entre la sainteté et l'hagiographie. Celle-ci fait presque toujours défaut dans la Bible. L'hagiographie est la mise en œuvre d'une vie de saint conduite par le souci d'édifier, c'est-à-dire de la rendre contagieuse en même temps qu'inaccessible. C'est là son vice interne. On souhaite que le saint soit imitable en même temps qu'admirable: ceci nuit à cela. L'hagiographie pour être à la hauteur du sujet devrait renoncer à tout parti-pris; elle raconterait ce qu'elle sait de son héros sans arrière-pensée, en laissant à l'Esprit de Dieu le soin d'illuminer le lecteur. L'hagiographie médiocre songe plus à l'auréole qu'à la tête, et dessine des pantins ».

Mais, au-delà de vos propres récits, et de votre œuvre à la fois savante et humaine, les pages qui traduisent le plus brillamment votre souple pensée, votre conception généreuse et aérée du monde de l'esprit sont celles que vous avez consacrées à la Tolérance. Et qui commencent par l'éloge de l'intolérance que la Tolérance même rend nécessaire! Cela tient à la nature intime de la Tolérance: « Elle met en action le verbe tolérer, mais on ne tolère pas un bien, donc l'objet de la tolérance est plus ou moins mauvais... Ce mal, que la tolérance admet à son corps défendant, il faut au moins qu'il se montre tolérable... Sinon la résistance s'impose: et voilà donc que le tolérable devient la sphère d'action, la mesure de la tolérance, et que le vice de l'intolérance sera de ne pouvoir supporter un mal tolérable! Au cours de la démonstration de cette thèse qui n'est paradoxale qu'en apparence, que d'heureuses et cruelles formules! « Tartufe était in-

tolérant mais était-il chrétien ?... Polyeucte en se ruant sur les idoles allait à l'encontre des conciles... Quant à Catherine de Médicis sa tolérance était sincère dans la mesure même ou elle n'y croyait pas... Dans les négociations de Rome avec la III<sup>e</sup> république le dogmatisme n'était généralement pas du côté de l'Église... La messe obligatoire chaque dimanche sous peine de mort immédiate quelle opération fructueuse pour le monde des chaisières !... » Tout cela pour aboutir à cette conclusion sereine qui nous réunit tous dans le Seigneur. Dans le Seigneur qui a béatifié la Reine de Saba, les Ninivites, le bon Samaritain :

« L'intolérable, voilà ce qui déchaîne l'intolérance, mais quoi d'intolérable comme un chrétien sans courage et sans mortification ? comme un chrétien dont les aspérités découragent les autres de la Vérité ?

« La tolérance ce n'est pas le scepticisme frivole qui donne avec indifférence son congé à la vérité ; c'est une conviction attentive aux voix de la prudence.

« Ce n'est pas le lâchez-tout imprévoyant qui renonce à lutter pour la défense de la vérité ; c'est le tempérament circonspect qui veille sur sa marche conquérante.

« Ce n'est pas l'insouciant égoïsme qui rejuse à la plus belle des causes son dévouement ; c'est le désistement personnel, l'oubli de soi, l'effacement volontaire, la dévotion éperdue au salut du genre humain. La tolérance est née de cette vigueur qui confond les pessimistes, qui répare le mal, qui restaure les ruines, qui rend la vie, qui accomplit toute justice en la dépassant, qui supplée à la science, enfant premier-né de Dieu, l'Amour ».

Tels sont les derniers mots de la conférence retentissante que vous avez donnée à Bruxelles en 1937 en présence du nonce Micara et des plus hautes autorités du royaume, et dont j'ai retrouvé le texte en feuilletant cette admirable revue *Esprit et Vie* que vous avez dirigée à Maredsous avec le Père Dominique de Grunne, et où vous avez recueilli, dans l'intervalle de la publication de tant de grands livres, le meilleur de vos essais philosophiques et littéraires, de vos discours religieux et profanes au public des carêmes de Strasbourg et de Paris, aux jeunes Barreaux de Bruxelles et de Namur, à l'École supérieure de jeunes filles, à l'Université catholique, à l'*Academia Belgica*.

de Rome, et ces notes pénétrantes sur Bernanos, sur Victor Hugo, sur l'idéal religieux de Rabelais, que d'autres ! Éléments du futur livre d'essais littéraires ou prendra bientôt place, espérons-le, le portrait que vous allez nous faire de votre illustre prédécesseur.

Quelle émotion pour moi d'entendre l'éloge d'Henry Carton de Wiart à cette place où sa haute stature se dressait quand il m'accueillait, il y a huit ans, à l'Académie. J'avais été depuis tant d'années son disciple — parfois rebelle mais toujours fidèle — son collaborateur des heures les plus tragiques de notre existence, son ami. Je ne savais pas que je serais un jour le confident de ses dernières pensées, le dépositaire de son adieu sublime à la vie. De lui à moi, de moi à vous quelle trame allait nous relier, nous reliait déjà mystérieusement sans que vous vous en doutiez peut-être ? Notre cher Dom Bruno Destrée, dont il avait comme moi, mieux que moi, raconté la merveilleuse aventure spirituelle, l'avait fait entrer au Mont César dans l'oblature de saint Benoît où, à son exemple et sur le même appel, je m'inscrivis peu après lui. Mais tandis qu'il y restait fidèle jusqu'au tombeau où il descendit enveloppé dans la robe bénédictine, je fus le piètre novice qui, très bientôt, se déroba. Mais je suis toujours inscrit quelque part sur vos registres, je participe peut-être un peu encore à vos bénédictions. Et peut-être que se trouve parmi nous, à cette minute, avec l'âme généreuse et fraternelle de notre fondateur, celle de son frère le moine qui doit se réjouir avec nous de voir l'Église entrer pour la première fois à « l'Académie Destrée » sous l'uniforme de saint Benoît.

---

## Discours de Dom Hilaire Duesberg.

Mesdames, Messieurs,

Le Doge de Gènes est un classique de l'étonnement ; souffrez que je mette sous son patronage mon discours de remerciement. Il vous souvient de ce souverain de l'altière république du Ponant qui dut s'en venir à jubé devant Louis XIV. Interrogé sur l'impression que lui faisaient les splendeurs de Versailles, il se contenta de répondre : « Ce qui m'étonne le plus ici, c'est de m'y voir ».

Le propos était normand ; mon étonnement, à moi, est plus naïf de me voir haranguer par M. Pierre Nothomb au milieu de votre compagnie. Que viens-je y faire ? et par quel prodige m'y trouvé-je transporté ? Vous m'avez élu au titre littéraire, mais de ma vie je ne fis de littérature, sinon quand j'étais écolier. Heureux que rien ne subsiste de cette prose étique, de ces vers souffreteux dont je m'acquittai, comme de pensums. Depuis, je suis devenu moine moinant de moinerie. C'est un pays dont les Muses ne sont pas bannies, tant s'en faut ! mais enfin elles sont femmes, et il ne sied guère à notre état de les taquiner ou de leur conter fleurette.

Les Bénédictins sont d'intrépides écrivains. Dans le Paradis du Dante, saint Benoît les traite en gâcheurs de papier. Nous avons le respect de la chose écrite : des chartes et des diplômes, des annales où nous avons compilé l'histoire de nos monastères et parfois celle du monde, des œuvres des Pères de l'Église et des auteurs classiques. L'Europe savante lit encore aujourd'hui les textes que laborieusement nous transcrivîmes

Ce n'est pas là faire de la littérature. S'il nous arrive de com-

poser un livre, c'est sur quelque sujet grave, et si nous glissons dans notre style quelque vivacité ou quelque agrément, nous en bannissons néanmoins ce qui serait artifice ou vain ornement. Une pensée nue, un ton convaincu sont de mise, sans abandonnement à la joie de bien dire et sans romantique étalage. Les moines, quand ils écrivent, ont trop de bonnes intentions pour ne pas faire de mauvaise littérature.

Il y a quelque recherche dans le souci exclusif de bien écrire, une certaine affirmation de soi qui, dans un cloître, discordé. Nous n'élevons la voix que pour chanter en chœur. Nos sentiments sont comme notre mode de vivre, conventuels. Devenir académicien, c'est pour un moine un état singulier dont ma conscience s'effarouche. Se distinguer, c'est faire bande à part.

J'appartiens, cependant, à une maison où bien d'autres que moi méritèrent des belles lettres. Dans notre collège, on joua l'*Antigone* de Sophocle en grec ; des érudits notoires ont restitué à Césaire d'Arles, à Augustin, à Jérôme des textes tombés dans l'oubli ; d'autres ont donné au public la première histoire de l'Ordre monastique ; mise en œuvre d'un travail d'équipe, la traduction française enfin de la Bible de Maredsous, savoureuse et familière, est bien œuvre de littérature. Permettez-moi de rentrer dans les rangs de mes confrères et de les introduire en cette audience avec votre serviteur. Mon étonnement alors s'accoisera.

Le mien, et aussi celui de mon prédécesseur, Henry Carton de Wiart. Son infinie courtoisie m'aurait assuré, s'il en avait eu l'occasion, qu'il serait heureux de me voir après lui en sa place. J'aurais éprouvé quelque peine à le croire. Mais ce que je sais bien c'est qu'il chérissait moines et monastères et qu'il les hantait volontiers. Il y comptait de précieuses amitiés et singulièrement celle de Dom Bruno Destrée, moine du Mont César. M. Pierre Nothomb vient de le rappeler.

Ils s'étaient rencontrés à l'auditoire de droit de l'Université libre de Bruxelles. Olivier-Georges Destrée était un merveilleux esthète, explorateur intrépide de la pensée asiatique, de l'école préraphaélite, des poètes anglais du XIX<sup>e</sup> siècle et l'un des premiers collaborateurs de la *Jeune Belgique*. Très entier dans ses idées, le jour où il retrouva la foi de son enfance il ne s'arrêta

plus qu'une fois parvenu à la vie monastique. Il est mort trop tôt pour faire partie de notre compagnie et Henry Carton de Wiart l'eût accueilli avec joie comme un frère.

Je dis bien comme un frère puisque — cet auditoire vient de l'apprendre — il avait fait profession d'oblat dans l'abbaye de son ami. N'allez pas songer aux jésuites en robe courte qui hantaient l'imagination des bourgeois au temps de Louis-Philippe. L'oblature bénédictine est chose plus sérieuse et plus sereine tout ensemble. Un monastère a sa clientèle de laïques pieux, soucieux de recueillement, de confraternité spirituelle, et qui vivant dans ce que nous appelons « le siècle » souhaitent s'abriter de temps en temps dans une demeure d'éternité. L'oblat fait réellement partie de la communauté monastique ; il en reçoit ses orientations vers la vie chrétienne et, s'il lui plaît ainsi il peut être enseveli dans un froc de bure.

En me choisissant à la suite d'Henry Carton de Wiart, c'est un bénédictin que vous avez appelé à succéder à un bénédictin.

C'est une lourde tâche que vous m'avez imposée de parler congrument de mon prédécesseur. L'éloge massif serait aisé, mais pour y mettre les nuances nécessaires il me faudrait avoir quelque compétence du droit et de la politique et bien connaître l'histoire parlementaire, sociale et internationale de plus d'un demi-siècle. Sur tout cela je n'ai d'autre sentiment que l'homme de la rue. Je me bornerai donc timidement à parler de l'écrivain tel que je l'ai connu en le lisant à divers moments de ma vie. Pour la *Cité Ardente*, cela me ramène jusqu'en 1905 mais je n'ai pas voulu la relire à présent, préférant conserver telle quelle l'image que je m'en fis au temps qu'elle parut.

Je voudrais faire dans ce tronc vigoureux une coupe horizontale pour examiner brièvement ses lignes concentriques qui vont du centre vers l'aubier. Elles racontent l'évolution d'une longue vie, étonnante de fidélité.

Au cœur, les enfances scolaires écoulées aux collèges d'Alost et de Saint-Michel à Bruxelles. Henry Carton de Wiart fut un excellent écolier ; il le demeura toute sa vie par une faculté surprenante à s'instruire sans répit. Il prenait de toutes mains ce

qui passait à sa portée et le transmuait en sa propre pensée. Voilà bien la meilleure forme de docilité. Le bon élève marque son respect pour ses maîtres en les écoutant d'abord, en les assimilant ensuite, c'est-à-dire en les contredisant ; sinon, il n'est qu'un fort en thème. Jusqu'à son moment suprême, nous retrouvons cet aspect « scolaire » de l'ancien élève de rhétorique.

Viennent ensuite les années d'université. Il fait son droit, à Bruxelles. C'était tout juste après la grande bataille électorale de 1884 ; tolérance et libre examen faisaient assez mauvais ménage. Pour notre héros, il se revêtit dès lors de cette imperméabilité courtoise qui lui ont permis d'éviter d'inutiles bagarres sans d'ailleurs rien céder. Il n'enfonçait pas la tête dans les sables ; il regardait autour de lui et parmi ses compagnons il apprenait à choisir. Ses amitiés estudiantines résistèrent à l'épreuve de la politique. Elles étaient pures et intelligentes. C'est à l'Université libre qu'il prit contact avec les pionniers de la *Jeune Belgique*.

Docteur en droit, sa famille l'envoie à Paris. Il y fait de la médecine légale et s'occupe d'œuvres sociales. La littérature le séduit ; il voit tout à la fois Verlaine, Barrès et Léon Bloy. Pas ensemble sans doute, mais il est digne de remarque qu'il sut une fois de plus mélanger les contraires et les harmoniser à son usage.

Après un semestre passé à l'Université de Bonn, il devient stagiaire chez Edmond Picard qui l'initie à une religion nouvelle : le Droit ! Le Palais de Justice est son temple ; les avocats, ses prêtres. Ils ont pour mission d'exorciser les démons, incarnés dans ces messieurs du Parquet ou du ministère public, et de rendre favorables à leurs clients ces divinités incertaines, dispensatrices de peines et de grâces, que figure la magistrature assise. C'est à présent qu'il devient juriste. En même temps, son patron le prie à ses réceptions intimes où seuls les sourds et les aveugles peuvent continuer à ignorer les lettres et les arts.

Il poursuit sa carrière au barreau comme dans la politique. En 1896, le voilà représentant de Bruxelles pour plus de dix lustres. Ministre de la Justice en 1911, premier ministre en 1920, il devient un personnage consulaire. Membre désigné par le

roi Albert de notre Académie, membre de l'Institut de France, en 1935, il est délégué permanent pour la Belgique à la Société des Nations. Cependant il continuera à écrire, et à écrire des romans.

Revenons à son temps de collègue ; il fut décisif. Pour former une jeune intelligence on la vouait à l'étude exclusive du français, du latin et du grec. Rien de moins encyclopédique que ce programme qu'envahissent aujourd'hui les branches qu'on appelait autrefois secondaires : la géographie et l'histoire, les sciences naturelles et les mathématiques, les langues vivantes. C'était là parentes pauvres à qui l'on jettait les miettes. La part du lion était réservée aux trois langues classiques. Curieuse méthode d'ailleurs, toute faite d'analyses grammaticale et logique, de thèmes d'imitation, de dissertations latine ou française sur des sujets désincarnés. On ne peut même pas dire qu'on y enseignait la civilisation d'Athènes ou de Rome, non plus que la littérature française. Pendant six années, on vivait en compagnie d'un petit nombre d'auteurs, mais sans les connaître autrement que par la syntaxe et une sorte de beauté conventionnelle qu'on appelait classique.

La religion de Cicéron, le patriotisme de Virgile, la philosophie d'Horace, la civilisation homérique ? autant d'abstractions sans couleur ni relief. Les classiques vivaient hors du temps et, à l'idiôme près, pensaient tous de même c'est-à-dire justement, et disaient bien, c'est-à-dire selon les règles. On se mouvait en plein absolu.

La méthode avait de grands avantages. Elle rendait endurant et apprenait à supporter l'ennui, cette grande énergie sociale du siècle victorien. De plus, elle n'encomrait pas l'esprit, mais le meublait de souvenirs dont l'universalité les rendait utiles à toutes fins. Elle assujettissait l'esprit de l'adolescent à faire effort pour déduire avec exactitude le sens des phrases par le moyen d'une analyse sans défaillance. Il pouvait par manière de récompense glisser dans sa version un brin de coquetterie en découvrant une formule élégante et juste. Au fond, elle apprenait à travailler avec désintéressement jusqu'à l'heure des études techniques qui enseignent les tours de métier.

Mais surtout elle éveillait la curiosité avec l'amour de la fantaisie. Cette austérité, par son indigence même, laissait intact l'appétit de savoir, de s'informer, de lire. De même que l'ordinaire des internats imité des spartiates, avec ses sauces graisseuses, ses viandes cartilagineuses, développe à merveille la gourmandise des potaches, ainsi les classiques éternels font rêver les écoliers à des nourritures actuelles. Les adieux de Didon préparent à la découverte d'André Gide. Ajoutez que les modernes nous étaient servis sous les espèces de Chénédollé ou du Victor Hugo des *Odes* ; il y avait là de quoi vomir toute poésie ou prendre le large vers des poètes aux accents contemporains.

Ils n'étaient pas totalement inconnus car on les mentionnait parfois avec dédain pour les proscrire. Seulement c'était révéler leur existence et les griefs dont on les chargeait n'étaient pas pour déplaire à des jeunes gens. Les listes de proscription devenaient des aide-mémoire.

D'ailleurs les premiers exercices de critique textuelle auxquels on se livrait avaient pour objet de restituer le texte original de poèmes qu'on ne nous abandonnait qu'après les avoir expurgés. Le « Crucifix » de Lamartine devenait le « Crucifix d'une mère » ; mais nous avions tôt fait de découvrir Elvire derrière cette ombre maternelle. Comme tous les adolescents nous écoutions nos maîtres sans les contrarier et nous pensions à notre guise, tout en récitant par cœur leurs leçons.

Henry Carton de Wiart fut un monstre ou un prodige — comme il vous plaira — de curiosité. Nulle lecture n'assouvait jamais cette boulimie qu'il rapporta du collège. Éternel écolier, il donnait l'hospitalité à tout imprimé qui s'offrait à ses regards. Il était gourmand, vorace, mais ni goulou, ni glouton. S'il dévorait, il dégustait également et savourait. Or sa mémoire était insolente et ne laissait rien se perdre. Il savait par cœur des pages entières, et des meilleurs auteurs. Ajoutez à cela qu'il ne lisait pas des yeux seulement mais à haute voix pour le bénéfice de la compagnie. On voit de quel répertoire immense, varié, riche comme un puits, il disposait quand il lui plaisait d'évoquer ses démons littéraires.

A Paris, il vécut le drame intime d'Héraklès au carrefour

des deux voies, celle du devoir, celle du plaisir. Plaisir ! entendons-nous bien, il s'agit des Muses et de leur fréquentation trop assidue. Est-il vrai qu'il a failli jeter par dessus les moulins sa toque d'avocat pour devenir gendelette bohème et besogneux ? Lui-même nous le raconte sans repentir ni regret.

Il rencontra Verlaine et Léon Bloy. Le choix est significatif, de ces poètes maudits. Il savait donc lire et goûter des auteurs qui n'avaient pas reçu patente académique. C'était faire preuve d'indépendance. Il négligea cependant Mallarmé qu'il n'apprécia jamais, non plus que ses disciples. Toute curiosité d'esprit a ses bornes.

Cependant on ne pouvait rejoindre Verlaine que dans les brasseries entre deux piles de soucoupes, attendant un généreux Mécène. Quant à Bloy, son entretien coûtait cher, tout au moins pour un étudiant. En échange d'un peu d'argent, il communiquait généreusement ses idées sur la pauvreté, sur l'indépendance de l'écrivain. Autant de principes inutiles, voire nuisibles, dans une carrière d'avocat brabançon. La famille mit le holà et rappela au foyer l'enfant prodigue.

Il ne faut rien prendre au tragique de cette aventure.

Léon Bloy n'était pas la *Dame aux camélias* et notre provincial n'était pas Armand Duval. En remontant vers le Nord, il rentrait dans sa voie, celle qui le conduisit aux labeurs de la politique et du barreau. C'était un futur ministre qui rentrait à Bruxelles.

Il souriait lui-même de cette escapade et de l'opération de sauvetage dont il fut l'objet. En fait il resta fidèle, à son ordinaire, aux écrivains qu'il avait élus. Il retrouva Barrès pendant la guerre de 1914-1918 et se réjouit de le voir renier le dilettantisme. Il le crut engagé sur la voie de l'immortalité, illusion que j'ai peine à partager. Pour Verlaine, c'est Henry Carton de Wiart qui est à l'origine de cette tournée de conférences où le public belge bien-pensant découvrit avec stupeur un poète chrétien qui hantait les estaminets et se tenait mal. Cependant le pauvre Lélian s'abandonnait à la joie de revoir la Belgique, sans prison ni gendarme, et de « palper des ors ».

Quant à Léon Bloy, il fit la part belle, dans ses journaux et dans ses lettres à ce Belge secourable. Il le couvrit d'injures selon sa coutume. Nos confrères érudits étudieront dans deux

ou trois siècles si cette amitié du mendiant ingrat et du ministre d'État a contribué à leur gloire respective.

De ses amitiés parisiennes, notre héros tira des recettes littéraires qu'il mit en usage dans les *Contes hétéroclites*, d'une écriture très soignée, trop peut-être, où perce le souci d'être original. Il était fidèle, nous l'avons dit ; c'est pourquoi, bien plus tard, en 1947, quand il était déjà pontife, il donna de *Nouveaux contes hétéroclites*. Ils sont aux premiers ce que sont les noces d'or à des épousailles.

Il écrivit une page vraiment bloysienne et que son parrain ignore parce qu'il savait peu de chose de la réalité vivante. L'influence de la *Femme pauvre* et du *Désespéré*, c'est dans la loi sur l'enfance criminelle qu'on la retrouverait. C'est à cette œuvre de haut style juridique que devaient préluder les vigiles parisiennes... et tout le reste est littérature.

Il ne sera donc pas gendelette, mais écrivain et orateur. De l'orateur, il a les dons essentiels : la voix, la prestance, le geste. Il sait trop de choses pour n'être pas capable de les répéter ; il a vu trop de choses pour les répéter sans les rendre immédiates, actuelles.

Causeur charmant dans le tête-à-tête, il est capable d'élargir son audience et de se faire entendre d'un grand nombre. Ce n'est pas un tribun, ce n'est pas un rhéteur. Son discours est sincère car il s'appuie sur le réel. Il a commencé petitement, ne parlant que pour dire des choses utiles à de modestes auditoires. Mais parce qu'il ne les entretenait que d'objets familiers, il a essuyé le feu de leur critique avisée. A l'école de Picard, il lui fallait être précis, mordant, pour emporter le morceau. C'est ainsi qu'il apprit l'art divin de convaincre, c'est-à-dire d'assiéger l'intelligence d'autrui et de l'amener à se rendre par la force d'arguments bien conduits. Ce que fut sa carrière oratoire, tout le monde vous le dira, au Parlement, au Palais, dans les assemblées internationales. Sans talent ni métier, on ne trouve pas, cinquante années durant, un auditoire toujours attentif, toujours avide.

S'il fut orateur, il fut écrivain. L'un ne va pas sans l'autre en dépit des assertions de Barbey d'Aurevilly. Le gentilhomme

de lettres a éreinté Montalembert à l'occasion des *Moines d'Occident* ; c'est à ce propos qu'il affirme l'incompatibilité entre le don oratoire et le métier d'écrivain. Je n'en crois rien. Je suppose que le critique en avait au noble pair et vidait une querelle personnelle. Laquelle ? Jalousie d'aristocrate ? Le sieur Barbey qui, faute de mieux, en fut réduit à s'adouber soi-même devant son miroir et à se faire hommage pour l'île inconnue d'Aureville, trouvait-il morgueux Charles de Montalembert ? et le jugeait-il parvenu ? Qui dira les mobiles auxquels obéit un critique littéraire ?

Un écrivain peut n'être pas orateur parce qu'il a la voix fluette ou que sa myopie lui fait raser son texte d'un regard éteint. Mais qui a quelque chose à dire et sait le dire, doit savoir le mettre noir sur blanc. Quand on a dominé le trac, en face d'un auditoire curieux, fermé, hostile, on peut maîtriser le vertige du gouffre qu'est la feuille de papier blanc.

Henry Carton de Wiart avait des idées nettes, fournies par l'expérience ; il possédait un vocabulaire étendu, pittoresque, bien choisi, puisé dans ses interminables lectures. Il avait la passion du vrai, le goût des réalisations. Comment eût-il échappé à la tentation d'écrire ?

En réalité, c'était un écrivain-né. Ses notes abondantes en font foi. Il éprouvait le besoin impérieux de voir sa pensée couchée sur le papier, de la retoucher en de nombreuses ratures, de se battre contre le mot propre qui, rebelle, se dérobe jusqu'à l'instant où vaincu il se range sous la plume.

Il écrivit avec abondance sinon avec intempérance. La liste de ses ouvrages relève de la statistique. Il écrivit depuis l'école jusqu'à son lit de mort, non pas en styliste mais en homme d'action.

Il débuta par ses articles de l'*Avenir social* qui n'ont jamais été exactement dénombrés et il acheva sa carrière par ses *Chroniques de la Guerre froide*.

La fortune lui réservait une occasion unique de succès. Un succès tel que peu d'écrivains en connurent. Il reçut pour mission d'écrire une page anonyme mais que ratifièrent à l'unanimité le peuple belge et son Roi. Dans la nuit du 2 août 1914, après la réception de l'ultimatum allemand, il fut désigné en conseil

des ministres avec deux de ses collègues pour rédiger la fière protestation d'une nation qui refusait un pacte honteux. Le patriote fervent, l'homme d'État clairvoyant et courageux fit œuvre de style pour exprimer ce qui serait le lendemain à l'aube le cri de la conscience universelle. Du point de vue de l'écrivain, c'est un beau souvenir que d'avoir écrit au nom de six millions d'hommes un texte adressé à soixante millions d'agresseurs, pour venger le droit opprimé ; d'avoir donné la note initiale qui servit à orchestrer la propagande alliée, d'avoir ému les neutres et reçu l'approbation sans réserve du Pape Benoît XV. Voilà la récompense de l'art d'écrire.

A ce moment solennel, Henry Carton de Wiart faisait de l'histoire. A ses heures de loisir, il écrivait des romans historiques. Cet exercice peut paraître frivole — « un livre indigne d'un évêque » disait Bossuet du *Télémaque* — en réalité c'était mieux que son violon d'Ingres.

Il s'en est expliqué devant notre Académie en ramenant les rapports de l'histoire et du roman à une question de bornage. Il faut de l'imagination pour être historien, et un fond d'histoire ne nuit pas au roman.

La vérité, c'est qu'il adorait raconter et se raconter. J'en prends à témoin ses nombreux livres de souvenirs et ses récits de voyages. Il avait vu tant de pays et tant de gens. Pourquoi ne pas les dépeindre figurant à ses côtés ? On le lit sans peine et avec intérêt. Il sait rendre aimable son « moi », son entourage, ses amis et jusqu'à ses adversaires. Peut-être ses tableaux sont-ils trop vernis. A le lire, on a l'impression que de sa vie il ne rencontra une canaille. Tous ses différends ne furent que malentendus ; entre lui et le dynamiteur qui fit sauter sa porte et brisa ses carreaux, il n'y avait qu'une divergence de vues. Cette longanimité uniforme a beaucoup d'élégance. Elle laisserait si à y prendre garde on ne finissait par voir que le sel est posé à côté des œufs. Chacun assaisonne le plat à sa guise et le récit devient savoureux.

Il racontait donc des histoires et prenait pour canevas notre histoire nationale. Voilà encore un legs de ses humanités. Ces devoirs de rhétorique : « lettre de Burrhus à Sénèque pour lui

raconter la mort de Britannicus », ou « discours de Vercingétorix à ses troupes », que sont-ils sinon des romans d'histoire ? Une fois la syntaxe satisfaite, restait la couleur locale. Il ne fallait pas endosser une redingote à Cicéron, non plus qu'une toge à M. Thiers, et le tour était joué.

Mais Henry Carton de Wiart écrivait ses romans avec une arrière-pensée ; il vous en a un jour fait l'aveu. Il voulait par le récit anecdotique répandre dans le public des notions d'histoire nationale, susciter l'enthousiasme patriotique par le souvenir des ancêtres. Comme on multiplie sur nos places les héros de bronze dont le doigt impérieusement tendu semble régler la circulation, comme on fait connaître par l'image les comtes d'Egmont et de Hornes ou quelque grand homme de guerre, ainsi le roman révélera aux Liégeois les ardeurs de leur passé.

Tout est dans l'art et dans l'intention quand il s'agit de roman historique. L'intention même bonne pourrait être trahie par les conclusions qu'on tire du récit. La « Cité ardente » de 1905 était surtout socialiste et recourait à la grève. C'est bien ce que lui enseignait, sans l'y exhorter sans doute, le narrateur des temps écoulés. Presque tous les romans de cet homme d'État sont révolutionnaires. Quant à l'art, il relève de l'iconographie. C'est un scénario héroïque, où les couleurs de fond sont surtout noir, rouge et or, comme le drapeau national.

Ce qu'il faut retenir de cette littérature, c'est la vision profonde qu'entretenait en lui-même Henry Carton de Wiart au sujet de sa patrie. Il la voulait grande et belle, puissante et bienfaisante à ses enfants. Il apportait à prêcher cette doctrine une forte conviction et un optimisme robuste. Il avait vécu les dernières années de cette paix paradoxale où nous prospérons à l'ombre d'un traité. Reverra-t-on jamais pareille époque ? Mais on pouvait craindre que les Belges oubliassent que le XIX<sup>e</sup> siècle était un siècle d'exception ; que la guerre avait labouré sans relâche leur territoire ; que l'Escaut, chemin de la mer libre, leur avait été longtemps fermé. Comme Léopold II, le roi méconnu, Henry Carton de Wiart voulait élargir les visées de ses compatriotes. Il dessina pour leur édification et leur réconfort ces images animées, agréables à contempler.

Il avait quinze ans quand il écrivit de premier jet la *Cité*

*ardente* ; il en avait près de quatre-vingt quand il publia ses derniers romans. Je ne sais si ses premiers essais lui valurent les encouragements de ses maîtres ou les arrêts ; en tout cas les derniers faillirent le mener en prison. Son existence a toujours été symétrique.

Je me demande si le premier destinataire de ses romans d'histoire n'était pas leur auteur. Pourquoi un homme d'État écrit-il des œuvres d'imagination ? Disraeli par exemple a sacrifié lui aussi à ce genre littéraire. Je crois qu'il y a là un besoin secret de purification, la *katharsis* de Platon.

L'homme politique a besoin de vivre dans une atmosphère de candeur. L'innocence est son habitat naturel. Sinon il est condamné à mourir asphyxié par les relents empoisonnés de sa cuisine. Un ministre des Affaires étrangères se doit d'ignorer l'existence du cabinet noir ; le Garde des sceaux ne sait rien d'une chambre des aveux spontanés. Comment nierait-il sans mentir s'il était au courant ?

Richelieu mourant professait n'avoir jamais eu d'ennemis personnels mais seulement ceux de l'État. Voilà un bel alibi ! Cet esprit lucide et volontaire mais impressionnable à l'extrême et qui savait combien on le haïssait ; pour qui le moindre trébuchement dans la faveur royale eut été le signal de la disgrâce et de l'exil, sinon de la sentence capitale, ce grand homme aurait été si distrait de ses intérêts personnels que sa justice aurait toujours été imperturbablement objective, libérée de toute rancune ? S'il l'a cru, ce lui fut un grand réconfort. L'exécution du maréchal de Marillac, semblable à un assassinat, l'exil de Marie de Médicis dont il avait obséquieusement quémandé les bonnes grâces, la bouderie à l'endroit du Cid, l'âpreté à s'enrichir, à étendre sa puissance, l'espionnage des entours du Roi et jusqu'aux confesseurs, il aurait pu baigner tout cela dans une lumière sereine et douce ? C'est bien le triomphe de la politique que de pouvoir se persuader en démentant l'évidence.

Henry Carton de Wiart n'est pas Richelieu. Il n'en a ni l'avidité, ni le souci furieux de puissance, mais la politique est la science du possible et il arrive qu'on doute du succès et de sa propre fortune d'autant mieux que les amis s'attachent à la contrecarrer

à l'envi des adversaires. Dans cette terre d'incertitudes et d'embûches, il faut parfois suspendre sa marche pour faire oraison et se rappeler pourquoi l'on s'est aventuré dans cette vie de galérien.

Le roman historique purifiait donc son âme. C'est très certain pour les derniers où le vieil homme d'État a évoqué les temps agités de notre histoire pour faire diversion aux misères de l'occupation. Les Allemands eux-mêmes s'en sont avisés. Tentative d'évasion d'un homme prisonnier de son époque, de son passé, de sa besogne quotidienne ; refaire l'histoire, non celle d'autrefois mais celle d'aujourd'hui ; rêver qu'on est puissant autant que clairvoyant ; plier les événements au gré de ses désirs, donner à la fable la plus grande vraisemblance possible en s'aidant de son expérience. Tel est, je pense, le secret des faiblesses de Henry Carton de Wiart pour l'histoire romancée.

Il finit par aborder l'histoire tout court. Il en connaissait les sentiers par ses immenses lectures et par sa propre vie d'homme politique. L'ayant explorée, il lui tardait d'en parler comme de ses voyages au Brésil ou au Congo. Il s'était aperçu qu'elle offrait autant de ressources que la fiction et qu'elle était aussi riche en leçons que n'importe quelle fable.

Dans sa *Correspondance littéraire*, Grimm plaisante une demoiselle de Lussan — qui ne m'est pas autrement connue —, parce qu'après avoir écrit de nombreux romans, elle avait fini par raconter l'*Histoire de Charles VI*.

« Les vieux romanciers regardent l'histoire comme leurs invalides, dit-il. Ils croient qu'il faut s'y livrer du moment qu'on se sent l'imagination épuisée et usée ».

Voilà qui n'est pas galant et de surcroît peu exact. Il faut beaucoup d'allant pour écrire l'histoire, beaucoup d'imagination, beaucoup d'expérience, beaucoup de doctrine. Henry Carton de Wiart disposait de tout cela pour parler de *Marguerite d'Autriche*.

Il était amoureux de cette dame dont la vie fut contrariée à souhait et qui joua un grand rôle en ce XVI<sup>e</sup> siècle qui fut le siècle des princesses-régentes et des princesses veuves. La tante de Charles Quint ! la fondatrice de tant d'institutions centrali-

satrices qui préludèrent à notre unité nationale. Un sujet tout en or pour qui aime à rêver sur les vicissitudes de l'existence et sur les destinées des empires.

Ce fut son livre préféré, qu'il choya entre tous. Il avait trouvé là une formule qui résumait toutes les aspirations de sa vie : son patriotisme, son goût du progrès, son amour de l'ordre et en même temps son besoin esthétique de pittoresque, de mouvement. Le tout situé dans la lumière du pays brabançon avec des ouvertures sur les horizons les plus divers, ceux que les aventures matrimoniales ouvraient à la Maison de Habsbourg depuis le Danube jusqu'au Tage et au-delà de la mer océane, vers les Indes occidentales.

Ce qu'il attendait de l'histoire pour lui-même, et pour ses lecteurs, il a voulu le prolonger au-delà de sa vie en fondant le prix académique Carton de Wiart. Il le destinait à l'œuvre d'un écrivain belge, qu'elle fut d'expression française ou flamande peu importe, « qui aurait le mieux mis en lumière sous une forme littéraire (romans historiques, contes ou nouvelles, récits, impressions ou souvenirs) les épisodes ou les aspects de notre vie nationale dans le passé, même récent ».

Il mettait par là le sceau à son activité littéraire en faisant œuvre de mécène. C'est qu'étant d'esprit libéral et de cœur généreux, il souhaitait aux autres de goûter les loisirs qui avaient charmé son existence. Chérissant les belles-lettres, il éprouvait de la bienveillance pour les écrivains. Quand il passait au pouvoir, il mettait son influence à leur service. C'est à lui que nous devons d'avoir vu la dépouille de Verhaeren reposer dans ce petit coin de terre belge, le seul qui nous restât préservé de la souillure étrangère, à La Panne, capitale de la Belgique meurtrie mais invaincue <sup>(1)</sup>.

Il a fait partie de ce groupe, trop peu nombreux encore, d'hommes d'État qui ont aspiré à gouverner sur les bords de la Senne une république athénienne. Académicien de la première heure, son titre n'était pas une décoration vaine. Il joua parmi vous, très efficacement, le rôle du confrère utile et serviable.

---

<sup>(1)</sup> C'est par la suite que la dépouille d'Émile Verhaeren fut inhumée à Saint-Amand.

Quand la mort vint heurter à sa porte, elle ne le surprit pas. Que pouvait-elle être pour lui sinon un seuil à franchir conduisant vers un monde où il retrouverait ceux des siens qui, prématurément l'avaient précédé, où il attendrait une admirable compagne, intelligente et fidèle dans l'adversité comme dans la bonne fortune. N'a-t-il pas été un père rare, véritable confident de ses enfants ? N'a-t-il pas, comme à son insu, indiqué à ses petits-fils des voies surprenantes, vers l'holocauste ?

Henry Carton de Wiart va mourir. Que faire en sa chambre d'hôpital sinon comme tout au long de sa vie, écrire ? et comment écrire en ces instants solennels sinon en vers ? Il composa un sonnet, le dernier. Pour moi, je suis touché par ce geste où je retrouve l'écolier de jadis. Un sonnet ! au moment de mourir ! tenter cette entreprise où il entre tant d'artifice ; ces quatorze rimes qu'il faut agencer dans un ordre factice. Il me plaît qu'il ait recouru à cette forme exigeante alors que ses forces l'abandonnaient et qu'il devait savoir que sa tentative resterait imparfaite. Ce sonnet pour n'être pas sans défaut, vaut un long poème. Il parfait celui de son existence.

Qu'il ait trouvé la force en écrivant ce sonnet, non seulement de bénir Dieu mais de songer aux oiseaux qui chantaient dans ce matin de mai, le dernier peut-être de sa vie, m'explique mieux qu'il ait, au cours de son existence, trouvé le moyen de chanter en dépit des heures creuses et mornes où tant d'hommes s'affaïssent.

Il vous l'a dédié ce poème, Pierre Notbomb, et vous en fûtes le destinataire privilégié. Pourquoi n'est-ce pas vous qui le célébrez aujourd'hui au lieu de me faire fête. La matière eut été riche et mieux traitée que par moi. Il vous aimait et vous comprenait. Il approuvait vos élans poétiques et même les politiques où il trouvait de la grandeur. Il vous laissait avec débonnaireté jouer dans son parti le rôle d'enfant terrible parce qu'il trouvait que vous le tenez bien.

C'était à vous qu'il appartenait de faire son éloge. Vous êtes un poète, un créateur ; je ne suis qu'un critique, un toiseur de phrase. C'était à vous que revenait de lui ouvrir, à la manière d'un hiérophante, les portes dorées de l'immortalité.

---



La Reine Elisabeth se fait présenter les deux nouveaux académiciens

# Réception de M. Arthur Långfors

(9 mai 1953)

---

## Discours de M. Maurice Delbouille.

Monsieur,

Au moment de vous saluer au nom de notre Compagnie, ce sont d'abord et surtout des paroles de gratitude et de fierté qui me viennent aux lèvres.

J'aime à vous dire, en effet, combien ceux d'entre nous qui savent l'importance et la qualité de votre œuvre scientifique, vous sont reconnaissants d'avoir tant donné à l'étude du lointain passé d'une langue et d'une littérature qui nous sont singulièrement chères.

Je crois pouvoir vous dire aussi combien nous sommes heureux d'accueillir au sein de notre Académie, un homme en qui nous voyons à la fois le représentant d'une de ces vaillantes petites nations amies qui suppléent à la force par l'esprit et par le courage, et le maître le plus éminent de l'école finlandaise de philologie romane, elle-même parvenue au premier rang des écoles pourtant illustres qui ont fait, dans notre spécialité, l'incomparable renom de l'extrême nord européen.

Le fauteuil que j'ai mission de vous offrir aujourd'hui, très symboliquement, a sa place à côté de deux autres, comme lui réservés à des maîtres étrangers de notre discipline. De ces deux autres, l'un, où vous aimerez comme moi de retrouver notre maître commun, M. Mario Roques, a été occupé d'abord par l'illustre Ferdinand Brunot, puis par Giulio Bertoni. Le second, où vous auriez dû voir le délicieux Jakob Jud, que nous avons perdu avant même de l'avoir reçu et qui aurait eu tant de plaisir à vous congratuler avec nous, fut pendant près de vingt-cinq ans, celui de Jean-Jacques Salverda de Grave. Autant de noms,

Monsieur, qui, je le sais, évoquent pour vous, comme pour nous et sans doute bien davantage, des amitiés du cœur et de l'esprit où nous reconnaissons une grande et précieuse part de notre vie.

Quant au siège qui sera dorénavant le vôtre, il a appartenu successivement au maître danois Kristofer Nyrop et à notre regretté collègue suédois Emmanuel Walberg. De Copenhague à Lund et de Lund à Helsinki, le choix de notre Compagnie semble sans doute avoir glissé simplement vers le nord-est : comme s'il fût attiré par le charme d'un pays de forêts, de lacs et de neiges où un peuple vigoureux cultive un très vieux folklore, avec ses mœurs et ses légendes, et ses ballades et ses danses ; comme s'il eût incliné vers la patrie de Lönnrot et du *Kalevala*, de Kivi, de Runeberg, de Linnankoski, de Sillanpää et de Jean Sibélius... En fait, ce choix s'est dirigé sans plus vers l'université et vers le maître qui ont su entretenir sur cette terre lointaine, aux marches extrêmes du monde occidental, un ardent foyer de culture française.

Vous lui en voudriez sans doute, Monsieur et Cher Confrère, si en vous recevant ici, un romaniste osait ne pas rappeler ce que nos études doivent à ceux qui, avec vous, ont donné son lustre à votre belle école de Helsinki. Saluons donc ensemble les hautes mémoires de Werner Söderhjelm et d'Axel Wallensköld, vos premiers maîtres, qui avaient été eux-mêmes, à Paris, les élèves de Gaston Paris et qui fondèrent la première chaire de philologie romane en Finlande.

Avec ces maîtres, par vos travaux (depuis cinquante ans) et en votre qualité d'incontestable chef d'école (depuis 1929), vous avez illustré magnifiquement l'enseignement de la philologie française dans votre pays.

Notre pays, Monsieur, n'est peut-être pas lié au vôtre par des souvenirs historiques aussi intimes que ceux qui nous unissent à la patrie du maître suédois dont vous êtes le successeur parmi nous : nous n'avons donné, que je sache, à la Finlande, aucune grande famille industrielle ou financière, et notre peuple n'a pas, non plus, pour le rapprocher du vôtre, un culte comparable à celui que nous vouons à la mémoire d'une princesse suédoise qui fut, trop peu de temps hélas ! une reine des Belges unanimement aimée. D'autres affinités, pourtant, ont éveillé dans les cœurs

de chez nous la plus vive sympathie pour une nation qui a vécu depuis un semi-siècle des drames semblables à ceux que nous avons connus nous-mêmes et qui, meurtrie mais résolue, a su, au prix de tant d'efforts et de sacrifices, à travers tant d'angoisses et de souffrances, rester fidèle non seulement à une très farouche volonté d'indépendance et de liberté démocratique, mais aussi au culte pacifique des traditions humanistes et des choses du savoir.

En évoquant ainsi des faits qui n'ont guère de rapport avec nos activités philologiques quotidiennes, je ne crois pas, Monsieur, malgré les apparences, m'éloigner tellement de mon propos. La vie politique de votre patrie, ses contacts avec le monde extérieur et particulièrement ses relations diplomatiques et culturelles avec la France ont, en effet, occupé bon nombre de vos jours.

Sans doute, après avoir fait vos premières études supérieures en Finlande, vous êtes-vous consacré d'abord à la philologie en allant parfaire votre formation à Florence et à Paris, ce qui vous a permis d'être reçu docteur en 1907 et d'obtenir une charge de cours à l'Université de Helsinki en 1908, alors que vous n'aviez guère que vingt-sept ans d'âge. Sans doute, vous étiez-vous assuré dès ce temps, par vos publications savantes, une autorité déjà respectable dans le monde des philologues médiévistes.

Au lendemain de la première guerre mondiale, cependant, quand la Finlande se fut érigée en état autonome, à la suite de la révolution russe et de votre guerre d'indépendance, on vous a vu, huit années durant, de 1918 à 1925, servir votre pays comme secrétaire de légation à Madrid, puis en qualité de premier secrétaire, de conseiller et enfin de chargé d'affaires à Paris, ce qui vous amena à diriger le secrétariat de la délégation finlandaise tantôt à la Société des Nations, lors des affaires des Iles Aland et de la Carélie orientale, tantôt à la Conférence économique internationale de Gênes en 1922. Mais, vous me l'accorderez, cette brillante carrière diplomatique ne pouvait vous arracher à vos amours médiévales. On vous a vu participer très régulièrement, pendant ces huit années, aux travaux philologiques d'initiation et de recherche qu'Alfred Jeanroy dirigeait à l'École pratique des Hautes Études de Paris. Vous aviez alors un peu

plus de la quarantaine et pour les élèves venus de partout au sanctuaire actif de la rue des Écoles, le romaniste-diplomate que vous étiez apparaissait aussi comme un adjoint bénévole du directeur d'études. Cependant, le jour vint qui vous donna vraiment à votre destinée en vous ramenant définitivement à l'Université de Helsinki. Nommé professeur extraordinaire de philologie romane en 1925, vous alliez être titularisé hors-concours en 1929 à la suite de la retraite d'Axel Wallensköld. Vice-doyen de votre faculté en 1931 et doyen en 1932, vous deviez être nommé vice-recteur de l'Université en 1943 et accéder enfin au rectorat dont vous avez assumé les charges de 1945 à 1950.

Il faut que vous me pardonniez, Monsieur et Cher Confrère, d'évoquer ainsi votre brillant *curriculum vitae*, au risque d'écorcher cruellement une susceptible modestie. Nous n'avons pas le droit de taire le plaisir et l'orgueil que nous éprouvons à vous recevoir dans notre Compagnie, même si vos états de services nous obligent à citer, en parcourant tout un demi-siècle, tant de promotions qui ne sont pour vous que du passé, tant d'honneurs aussi qui vous sont devenus chose habituelle et de peu d'importance, mais dont le rappel nous est en ce jour un devoir autant qu'une joie.

Je dois bien dire que trois fois président de la Société des Anciens Textes Français et trois fois lauréat de l'Institut de France, vous cumulez en Finlande la présidence du Cercle franco-finlandais et celle de la Société néophilologique de Helsinki. Pourquoi ne dirais-je pas aussi combien nous sommes flattés d'accueillir parmi nous un maître qui s'est vu décerner le titre de docteur *honoris causa* par les universités d'Oslo, de Glasgow et de Paris, mais qui est en outre membre des sociétés des sciences d'Upsal, de Lund et de Göteborg, correspondant de l'Académie d'Udine et de la Mediaeval Society of America, membre titulaire depuis 1920 de l'Académie des Sciences et des Lettres de Finlande — correspondant enfin, depuis 1928, et associé depuis 1947, de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de France ?

Ce ne sont là, direz-vous, que des titres lentement apportés par les années. Souffrez que notre Compagnie y voie, avec plus de raison, autant d'hommages légitimes rendus à une œuvre

scientifique qu'elle a voulu reconnaître et célébrer à son tour, très modestement, mais avec toute l'autorité dont elle peut disposer. Souffrez que ces hommages constituent aux yeux d'un public qui ne peut pas toujours apprécier l'œuvre lointaine et obscure des philologues, le témoignage formel de l'estime que le monde des spécialistes porte à votre enseignement et à vos travaux.

Ces travaux, ai-je dit, s'étalent ou plutôt se serrent maintenant sur les cinquante années qui nous séparent de votre première publication. Ce sont, en ordre principal, des répertoires bibliographiques d'une étonnante perfection, de multiples éditions de textes médiévaux, des notices sur des manuscrits anciens, des notes d'étymologie et de sémantique, d'innombrables comptes rendus critiques, minutieux et sévères sous des formes toujours courtoises.

Au premier genre appartient votre magistral volume de 1917 rassemblant *Les incipit des poèmes français antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle*, où sont relevés, pour chaque œuvre, et les manuscrits où elle est conservée et les éditions où elle a été reproduite. Ce précieux ouvrage, dont la préparation vous fut confiée par l'illustre Paul Meyer, constitue pour ceux qui étudient l'ancienne littérature française un instrument de travail indispensable dont chacun admire chaque jour davantage la richesse et la précision.

Des éditions de textes de caractère scientifique ? On ne risque pas de se tromper en voyant en vous, dans ce domaine, le philologue qui détient à la fois les records du nombre et de la rigueur. Même si l'on ne retient que vos éditions les plus importantes, on ose à peine en aborder l'énumération, tant la liste est abondante : de 1906 à 1913, voici, en plusieurs petits volumes pleins d'érudition minutieuse, les œuvres du trouvère Huon le Roi de Cambrai, de 1914 à 1919, voici, dans la collection majeure de la société des Anciens Textes Français, le célèbre *Roman de Fauvel* de Gervais du Bus, — en 1916, voici une minutieuse notice sur le manuscrit français 12.483 de la Bibliothèque Nationale de Paris, — en 1917, les chansons attribuées aux seigneurs de Craon, — en 1921, le recueil, établi en collaboration avec Alfred Jeanroy, des *Chansons satiriques et bachiques du XIII<sup>e</sup>*

siècle, — en 1923, *Le Mariage des sept arts* de Jean le Teinturier, — en 1924, pour varier les genres, les chansons du troubadour Guilhem de Cabestanh, à côté du *Bestiaire d'Amour* de Richard de Fournival, — en 1926, établis sur les notes d'Alfred Jeanroy et de Louis Brandin, les deux énormes volumes du *Recueil général des jeux-partis français*, publiés par la Société des Anciens Textes, — en 1927, le deuxième volume du *Recueil des chansons pieuses du XIII<sup>e</sup> siècle* entrepris par Edward Järnström, — en 1928, *l'Histoire de l'Abbaye de Fécamp en vers français du XIII<sup>e</sup> siècle*, — en 1929, le conte pieux du sous-diacre, des deux femmes bavardes et du diable, — en 1932, la notice sur les manuscrits 535 de Metz et 10047 de Paris, — en 1937, dans le cadre de la vaste entreprise que vous dirigez en vue d'une réédition savante des *Miracles* de Gautier de Coinci, un important volume qui contient des *miracles* de Gautier extraits du manuscrit de l'Ermitage et que votre amitié dédia à M. Mario Roques, — en 1945, un autre volume contenant *Deux recueils de sottises chansons du XIII<sup>e</sup> siècle*.

Publiés pour la plupart, tantôt dans les « Classiques français du moyen-âge », tantôt dans la collection de la Société des Anciens Textes Français, tantôt dans les annales de l'Académie des Sciences de Finlande ou dans les mémoires de la Société néophilologique de Helsinki, ces ouvrages qui, par leur nombre et par leur importance, auraient bien suffi à justifier votre réputation de maître-éditeur d'anciens textes et à occuper tout le temps du plus assidu des savants, ne représentent qu'une part des publications que vous avez signées. Car, depuis cinquante ans, il n'y a guère de volume des deux grandes revues que sont la *Romania* de Paris et les *Neuphilologische Mitteilungen* de Helsinki, où l'on ne rencontre sous votre nom, tantôt de précieuses études, tantôt de parfaites éditions de vieux poèmes que vous avez découverts au cours de vos infatigables recherches. Sans vous imposer le rappel de tant de textes divers qui ont fait l'objet de vos soins, acceptez du moins que j'évoque vos sept séries de *Mélanges de poésie lyrique française*, qui ont paru dans la *Romania* et constituent un véritable corpus d'inédits. Dans les *Neuphilologische Mitteilungen*, que vous dirigez depuis 1926, votre signature apparaît régulièrement aussi depuis 1907, qu'il

s'agisse d'éditions de poèmes anciens, d'une étude traitant de la formation des chansons de geste, de notices sur des manuscrits des *Miracles* de Gautier de Coinci, ou bien encore d'une étude sur les *explicit* des manuscrits de Bruges, de remarques sur des manuscrits de Bruxelles, d'un commentaire sur un texte de Rutebeuf ou, enfin, en 1952 d'une note décisive sur la patrie du trouvère Jehan d'Esquiri.

Voilà, dira-t-on, malgré tant de titres omis, une énumération bien longue et bien lourde. Je m'en excuserais si je n'avais le sentiment qu'elle montre bien, sans qu'aucun éloge doive la fleurir ou la commenter, la somme de travail que vous avez donnée généreusement, avec une persévérance et une abnégation sans égales, à l'étude scientifique de la littérature française du moyen âge. Le profane ne peut guère mesurer l'importance que revêt, pour l'histoire littéraire, le métier difficile et délicat de ceux qui, comme vous, s'attachent à établir, à interpréter et à gloser selon les règles strictes de la philologie, les anciens monuments de nos lettres modernes. Le grand public est plus accessible et plus attentif aux essais de synthèse, aux dissertations et aux théories historiques, à l'analyse plus ou moins élégante des œuvres et des talents, ou aux hypothèses plus ou moins ingénieuses, mais toujours fragiles, que suscitent la genèse des poèmes, l'origine des genres ou leur mystérieuse évolution. Il ignore que rien n'est scientifiquement possible, pour l'histoire littéraire, sans une préalable étude interne des textes, scrutés et discutés dans l'authenticité de leur lettre, élucidés et ranimés dans leur valeur comme dans leur sens, rendus autant que possible à leur fraîcheur première, telle que la voulut et l'approuva l'écrivain. Il ne sait pas assez que l'éditeur de textes anciens est celui qui dépense son savoir, qui n'est jamais assez riche, et son dévouement, qui n'est jamais assez grand, à servir ainsi, longtemps après leur mort, ceux qui, dans le passé, ont constitué peu à peu le trésor poétique de nos civilisations.

Le philologue-éditeur ne réclame pas, faut-il le dire, et il n'attend surtout pas la gratitude des foules, ni même la considération du public cultivé. Il se contente de l'estime des gens de métier qui peuvent apprécier son travail. Il se satisfait d'abord de la conviction d'avoir bien fait ce qu'il a entrepris, à sa façon, pour

rendre la vie à des œuvres anciennes qui, sans lui, resteraient ignorées ou, ce qui est aussi grave, ne pourraient être connues sous leur vrai visage.

Ne soyez pas surpris, Monsieur et Cher Confrère, si de Belgique, à son tour, notre Académie vous a adressé sa plus cordiale et sa plus confiante invitation à venir l'aider dans ses travaux. Fervent médiéviste et passionné d'anciens poèmes, vous ne vous trouverez pas trop dépaycé — tel est notre vœu et tel est notre espoir — au pays de Kervyn de Lettenhove, de Charles Potvin et d'Auguste Scheler, dans une compagnie fidèle à la mémoire de Maurice Wilmotte, d'Auguste Doutrepont, d'Alphonse Bayot, de J. J. Salverda de Grave, de Giulio Bertoni et d'Emmanuel Walberg. Il n'est sans doute pas une autre académie au monde où ait été pratiqué — et par conséquent connu et apprécié — autant que dans celle-ci l'art combien austère et combien secret d'éditer philologiquement les œuvres poétiques où s'est traduit le génie du moyen âge, cette époque lointaine et pourtant si proche où l'itinérante « clergie » avait réalisé, sans trop y penser, l'unité spirituelle de notre monde occidental.

Si depuis 1926 vous avez donné le meilleur de vous-même à vos travaux et à votre enseignement, vous n'avez pourtant pas renoncé, Monsieur, à servir dans la vie publique cette civilisation européenne dont le passé retient votre attention d'éru- dit : on vous sait gré d'avoir en 1925 présenté excellemment la littérature finlandaise au public de langue française, — d'avoir, en 1930, collaboré à l'Annuaire de l'Institut international de Droit public, à propos des institutions de votre pays, — d'avoir traduit du finnois en français, voici vingt ans, une étude d'Onni Okkonen sur l'art finlandais contemporain — d'avoir participé activement aux travaux des congrès interbaltiques de coopération intellectuelle et d'y avoir exalté notamment le rôle du français dans les relations internationales. Jamais vous n'avez négligé de penser à ce que vous pourriez faire pour le rapprochement des nations et des peuples. De cela aussi, sachez-le, il nous plaît de vous remercier, car il n'est sans doute pas un pays où l'on souhaite plus que chez nous, comme un premier progrès, l'accès de notre continent, où fleurit une civilisation hélas ! mortelle comme les autres, à une unité organique qui seule, en

---

face des forces extérieures, peut assurer le salut de ce que cette civilisation représente pour l'homme.

Vous qui, là-bas en Finlande, dans votre beau pays de forêts, de lacs et de neiges, avez illustré la plus belle école de philologie française et n'avez cessé de travailler pour une meilleure entente internationale, en même temps que vous rendiez à la lumière et à la vie tant de vénérables documents de notre littérature médiévale, acceptez, Monsieur, — je vous en prie au nom de nos confrères, qui sont autant d'amis, — la place que nous vous offrons parmi nous, simplement mais de tout cœur, en hommage à votre personnalité et à vos travaux, avec le sentiment très vif de recevoir pourtant de vous, en ce jour, bien plus que nous ne puissions jamais vous donner.

---

## Discours de M. Arthur Långfors.

Mesdames, Messieurs,

Un beau matin d'été, il y a 49 ans, un petit jeune homme un peu intimidé entrait pour la première fois dans la belle salle des manuscrits de la Bibliothèque Royale. Il y avait là une demi-douzaine de lecteurs. Un homme de haute taille, en soutane, aux manières distinguées, passait. De toute évidence, le bibliothécaire en chef. J'établis mon bulletin (vous avez déjà identifié le novice). Un fonctionnaire à la barbe noire, de quelques années mon aîné, sans doute un sous-bibliothécaire, m'apporte le volume demandé (je préparais alors ma thèse sur *Huon le Roi de Cambrai*). Comme je revenais régulièrement pendant une quinzaine, un jour le sous-bibliothécaire, ayant reconnu en moi un apprenti médiéviste, vint me parler. Nous sortîmes ensemble. Puis je fis la connaissance de ses amis. On prenait ensemble une tasse de café ou bien on dégustait — avec modération — de vos breuvages nationaux aux noms mystérieux. Tout le monde me traitait avec une courtoisie exquise. Voilà comment j'ai découvert la Belgique. Mon court séjour à Bruxelles, je pourrais d'autant moins l'oublier qu'il m'a valu un ami pour la vie. L'aimable sous-bibliothécaire était Alphonse Bayot, qui devait, beaucoup plus tard, être des vôtres. Je ne l'ai jamais revu, mais jusqu'à la veille de sa mort, en 1937, nous avons échangé des livres et des plaquettes, des lettres et surtout des cartes postales. Les siennes, je les reconnaissais de loin, à son écriture si caractéristique, quand le facteur me les apportait.

J'ai connu aussi un autre de vos confrères qui n'est plus là, un des plus illustres. Pour ma thèse, j'avais besoin de consulter

un manuscrit de la Bibliothèque de Turin et j'ai pu en effet le connaître, non pas en original, car il avait été détruit dans le désastreux incendie de 1904 ; mais une copie partielle en avait été prise à mon usage par mon maître Werner Söderhjelm. Ce manuscrit se révélait être d'origine wallonne, ce qui m'amena à étudier de près les trois célèbres articles de Maurice Wilmotte publiés dans la *Romania*. Le grand maître de la philologie wallonne, je l'ai rencontré une douzaine d'années plus tard, au cours de la première guerre mondiale, à Paris où il avait été appelé à faire un cours au Collège de France. Je me vois encore dans l'auditoire, assis à côté de mon regretté maître Jeanroy avec qui j'étais venu écouter son discours toujours élégant et spirituel.

Après avoir évoqué les mânes favorables des hommes du temps jadis, je tiens à remercier mon aimable introducteur de ses bienveillants efforts à justifier votre choix, dont je vous suis infiniment reconnaissant. Cependant je me permets de lui faire un amical reproche, un seul, celui de m'avoir fait la part trop belle, en oubliant un peu que j'ai eu le rare bonheur de rencontrer des collaborateurs d'une exceptionnelle distinction. M. Delbouille a raison de dire que *Les incipit des poèmes français antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle* constituent un instrument de travail indispensable. Il aurait pu ajouter que mon rôle s'y réduit à celui de rédacteur, ou à peu près. Après 35 ans, ce livre est déjà vieilli. Heureusement, l'*Institut de recherche d'histoire des textes* réunit des collections similaires, qui sont déjà à la disposition des travailleurs grâce à l'amabilité de M<sup>lle</sup> Édith Brayer, chef de la section française. J'espère qu'il n'est pas déplacé de tracer ici brièvement l'histoire de ces *Incipit* et, en le faisant de rendre hommage à mon inoubliable maître Paul Meyer.

Il faut que je remonte avec vous cent ans en arrière. Dans la notice nécrologique que Paul Meyer a consacrée au célèbre latiniste Barthélemy Hauréau, devenu en 1848 conservateur en chef du Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale — l'article est dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 32, 1898 — Paul Meyer raconte que Hauréau entreprit l'étude d'une quantité de manuscrits latins qui n'étaient pas encore catalogués. C'est probablement aussi à la même époque qu'il entreprit de former un index de tous les écrits latins du moyen âge concernant la

philosophie, la grammaire, la poésie, etc. Il mettait sur fiches les premiers mots de chaque ouvrage et rangeait ces fiches par ordre alphabétique. Il se créa ainsi un vaste répertoire, qu'il ne cessa d'accroître jusqu'à sa mort. C'est exactement ce qu'a fait Paul Meyer pour la poésie française. Si l'on observe que Paul Meyer a été, dans les années 60, attaché au département des manuscrits, il devient à peu près certain que c'est l'exemple de Hauréau qui lui a donné l'idée qu'il avait ainsi réalisée. La collection de Paul Meyer était légendaire. Il m'avait fait l'honneur de son amitié. Ayant à faire quelques recherches avec lui dans son cabinet de travail, je lui ai respectueusement suggéré de publier le fameux répertoire, en m'engageant à l'aider autant que je le pourrais. Il m'a répondu qu'on le lui avait déjà souvent proposé. « On verra ». Or un jour, beaucoup plus tard, sans avertir, il monte mes quatre étages de la rue Sainte-Anne, avec deux boîtes à fiches sous les bras. On sait le reste. Mais on ne sait pas assez la noblesse de caractère de Paul Meyer. L'imprimeur avait de sa propre initiative, mais conformément à l'usage, mis sur les épreuves, nos deux noms. Paul Meyer les supprima. Ainsi le volume parut sous mon seul nom, mais avec cette mention : « établi à l'aide de notes de M. Paul Meyer ». Ici il faut que je revienne à la notice sur Barthélemy Hauréau que je viens de citer. Par pudeur, Paul Meyer fait comme s'il parlait uniquement de son ancien chef. C'est surtout de lui-même qu'il parle : « Ces investigations prolongées à travers des collections de manuscrits inexplorés ont un intérêt singulier pour celui qui les entreprend avec une préparation suffisante, c'est-à-dire avec la notion exacte des lacunes de nos connaissances et le désir d'arriver à les combler. C'est comme un voyage d'exploration dont la fatigue est compensée par l'attrait de la découverte qu'on fait quelquefois et qu'on espère toujours. Il est difficile de s'arracher à cette douceur quand on l'a une fois éprouvée : on regrette presque le temps employé à mettre en œuvre les éléments recueillis ; on le fait de la manière la plus brève, pour retourner plus tôt aux recherches un instant interrompues, et on perd promptement le goût des travaux d'ensemble, dont une partie seulement consiste en nouveautés, le reste n'étant que résumé et compilation ». Pour rendre un hommage tardif à celui de mes maîtres dont

l'œuvre et l'exemple m'ont le plus profondément marqué, je n'ai plus qu'à citer les paroles d'adieu que lui adressèrent ses confrères de l'*Histoire littéraire de la France*, Antoine Thomas et Charles-V. Langlois : « Il serait assez singulier de prendre une dernière fois congé de ce maître, après avoir esquissé son œuvre scientifique, sans parler de l'homme qu'il était : un homme d'une sincérité absolue, que l'on croyait arrogant, et qui était délicat, modeste, même timide ; qui paraissait parfois méchant, et qui était bon. Une sorte de pudeur, qu'il aurait approuvée, nous interdit pourtant de développer ici nos souvenirs et nos sentiments à cet égard. Qu'il suffise de dire qu'il a exercé sur nous, en même temps qu'une grande action intellectuelle, un autre genre d'influence encore, quasi morale : l'image que nous gardons de lui est incorporée à notre idéal de l'érudit, c'est-à-dire que cet idéal est, dans une large mesure, à son image ».

\* \* \*

Aux termes de l'article 15 du Règlement de l'Académie, il m'appartient de rappeler devant vous le souvenir de mon pré-décesseur, élève comme moi de Paul Meyer.

Emmanuel Walberg est entré brillamment dans la philologie romane. Sa thèse, l'édition critique, établie sur les trois manuscrits connus, du *Bestiaire* de Philippe de Thaün (Thaon, village près de Caen), le qualifiait pour enseigner à la Faculté des Lettres de sa ville natale (1900). Dans la *Romania*, Gaston Paris lui-même en rendit compte avec éloges. L'éditeur a été guidé, comme il le déclare dans l'avant-propos, par un intérêt purement linguistique. On pouvait s'attendre à ce que l'heureux débutant se cantonnât, pour quelque temps du moins, dans la sphère où il avait fait de si heureux débuts : il aurait pu, par exemple, s'intéresser aux deux autres œuvres de Philippe de Thaon — ce sont un lapidaire, c'est-à-dire un traité symbolique sur les pierres, et un comput, qui est un traité de calendrier ecclésiastique destiné aux clercs. Ou bien il aurait pu continuer à travailler sur les bestiaires, sujet vaste et intéressant dont plusieurs parties demandaient à être étudiées de près. Ce genre de littérature, on peut en effet le faire remonter à la littérature grecque du deuxième

siècle de notre ère. Les bestiaires sont originaires des compositions relatives à l'histoire naturelle, mais dans le cours des temps on y a inséré beaucoup d'éléments purement fantaisistes ; puis ces traités se rattachent à l'enseignement théologique. « L'allégorie envahit l'histoire naturelle ». Les propriétés des animaux sont interprétées dans un sens moral. Emmanuel Walberg, au lieu de s'adonner à ces sortes d'investigations, quitte Philippe de Thaün et les bestiaires, et, de 1904 à 1907, nous le voyons publier une suite de textes espagnols : *Las ordenes militares* de Calderon, *L'ejemplar poético* de Juan de la Cueva et *La gramática castellana* de Antonio de Lebrija, et ceci concomitamment avec quatre études rhétoromanes (*Saggio sulla fonetica del parlare di Celestina Cresta*, etc.) sur des matériaux recueillis par lui-même sur place, travaux fructueux sans doute, mais il va de soi que les résultats de ces études phonétiques et lexicographiques, dont la plus récente date exactement de quarante ans, ont été précisés et augmentés, depuis, par des dialectologues spécialisés.

Il est facile de deviner la raison pour laquelle Walberg s'était éloigné momentanément d'un domaine où il avait si heureusement débuté et où il devait bientôt s'illustrer : sans doute voulait-il simplement acquérir des titres lui permettant de prendre part, avec chance de succès, au concours pour une quelconque des chaires de langues romanes qui se trouveraient bientôt vacantes.

Par atavisme, Emmanuel Walberg était voué à la philologie. De nombreux liens l'attachaient à la petite ville universitaire de la province méridionale de Scanie. Il était né à Lund le 24 décembre 1873, son père y était professeur de grec à la Faculté des Lettres ; son grand-père du côté de la quenouille, Emmanuel Mathias Olde, y avait porté le titre de professeur de linguistique néo-européenne et de littérature moderne, et, si je ne m'abuse, c'est la première fois que dans les pays du nord un professeur a porté dans son titre un qualificatif qui est en quelque sorte la préfiguration du terme de « néophilologue » qui nous est devenu si familier.

Au lycée de Lund, le jeune Walberg eut comme professeur de français un homme très connu de tous les romanistes, Johan

Vising, le spécialiste de la littérature anglo-normande, qui était en même temps chargé de cours à la Faculté, mais quitta bientôt Lund pour s'installer comme professeur titulaire à Göteborg. Après son baccalauréat, ses maîtres furent surtout Edvard Lidforss, qui n'est pas très connu à l'étranger, mais qui jouissait dans son pays d'une réputation considérable pour avoir traduit *Don Quichotte* en suédois, puis Fredrik Wulff, phonéticien et fin connaisseur de la littérature médiévale, française aussi bien qu'italienne. C'est à lui qu'il succéda en 1910. Nommé hors concours, il devait occuper cette chaire durant près de trente ans.

Fredrik Wulff préparait depuis longtemps une édition critique des saisissants *Vers de la mort* de Hélinant, moine de Froidmont, des premières années du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais il n'était pas arrivé à les publier — probablement parce qu'il hésitait sur la méthode à suivre, problème que le nombre considérable des manuscrits ne rendait pas facile à résoudre (on en connaît quelque vingt-cinq). Pendant plusieurs années, ce poème avait servi de texte aux exercices de séminaire de Fredrik Wulff, qui aimait à en réciter les paroles formidables de menace :

Mort, qui m'as mis muer en mue  
 En cette étuve ou le corps sue  
 Ce qu'il fit au siècle d'outrage,  
 Tu lèves sur tous ta massue,  
 Et nul pour ce sa peau ne mue  
 Ni ne change son vieil usage...

Enfin Wulff associa à cette œuvre son jeune disciple, et l'édition parut, sans plus de retard, en 1905, dans la collection de la *Société des anciens textes français*. Au point de vue purement littéraire, c'est à coup sûr le poème le plus important dont Walberg ait eu à s'occuper. Le travail philologique est de grande qualité.

\* \* \*

Avant d'arriver à l'œuvre qui occupe la place d'honneur dans la production de Walberg, je vous demande la permission de vous rappeler l'édition de *Deux poèmes inédits sur saint Simon*

de Crépy (1909) et celle de *Deux vies de l'Antéchrist* (1938). Cette dernière publication a pour point de départ une importante notice de Paul Meyer, que Walberg vénérât comme son maître.

En 1934 Walberg fut invité à professer à l'École des chartres quelques leçons qu'il publia ensuite en un petit volume intitulé *Quelques aspects de la littérature anglo-normande*. Il faut regretter qu'il ne l'ait pas développé pour en faire une véritable histoire, que Walberg plus qu'aucun autre était appelé à faire, l'histoire de la langue française en Angleterre et de la civilisation dont elle est le véhicule, sujet qui lui était particulièrement familier. Tous les manuscrits du poème de Guernes de Pont-Sainte-Maxence sont précisément anglo-normands, et, grâce surtout à Johan Vising, on s'est beaucoup intéressé à cette littérature en Suède. Quoi qu'il en soit, le petit livre, avec ses nombreuses notes ajoutées lors de l'impression au texte primitif est non seulement agréable à lire, il est utile aussi, même pour les spécialistes.

Walberg n'a pas eu à opérer avec des textes conservés dans un grand nombre de manuscrits à l'exception des *Vers de la Mort* ; c'est son maître et collaborateur Fredrik Wulff qui les avait réunis et classés. Mais il ne se désintéressait pas du débat qui se déroule sur les questions de méthode, En 1931, il publia dans la *Zeitschrift* de Gröber un article sur les principes et les méthodes de la publication d'anciens textes. Je ne pourrais entrer ici dans les détails de cet article qui est d'abord un exposé des opinions préconisées par divers savants, et où, à la fin, Walberg formule ses propres idées, qui sont à peu près celles qu'on a mises en pratique chez nous aussi bien que chez vous, par exemple dans l'*Aristote* de mon savant introducteur.

\* \* \*

Le *magnum opus* dans la production de Walberg est la grande édition critique de la *Vie de saint Thomas Becket le martyr*, par Guernes de Pont-Sainte-Maxence, poème historique du XII<sup>e</sup> siècle. Le style a de l'allure, sans cependant être comparable à celui d'Hélinant. Son intérêt est ailleurs. Walberg a pu démontrer d'une manière définitive, semble-t-il, que le vieux poète a exécuté son œuvre de 1172 à 1174. La première édition de Walberg

parut en 1922 dans les Actes de la *Société royale des Lettres* de Lund en un imposant volume de 385 pages ; une deuxième édition avec commentaire réduit, en 1936, dans la collection de *Classiques français du moyen âge* de notre autre confrère Mario Roques. L'assassinat de l'archevêque de Cantorbéry perpétré dans sa propre cathédrale le 29 décembre 1170 par quatre chevaliers de Henri II, fit une sensation énorme dans toute la chrétienté. Thomas fut canonisé en 1173. Sa vie a été contée par divers biographes latins, dont quelques-uns avaient été témoins oculaires du meurtre. Trois vies françaises ont été conservées, une, fragmentaire, a été publiée par Paul Meyer ; un élève de Walberg, M. B. Schlyter, en a publié une autre ; l'auteur de celle-ci est frère Benet, moine de Saint-Aban. Walberg a admirablement classé les différentes relations souvent contradictoires parce que tendancieuses, et même après avoir publié sa grande édition il est revenu sur divers problèmes subsidiaires touchant l'histoire de saint Thomas. Un précieux petit volume de 1929, intitulé *La tradition hagiographique de saint Thomas Becket avant la fin du XII<sup>e</sup> siècle* est formé par la réunion de plusieurs articles publiés antérieurement (par exemple dans les *Mélanges Visings*, en 1925, et dans les *Mélanges Antoine Thomas*, en 1927). Tout cet ensemble de travaux sur l'archevêque de Cantorbéry témoigne d'une rare pénétration et d'une parfaite justesse de vues. C'est une œuvre qui restera.

\* \* \*

C'est dans deux manuscrits étroitement apparentés et ayant tous les deux appartenu à l'ancienne abbaye de Mont-Saint-Michel que Walberg a trouvé la matière de son dernier livre : *Contes pieux en vers du XIV<sup>e</sup> siècle tiré du recueil intitulé Le tombel de Chartrose* (Lund, 1946). C'est un recueil de contes pieux dont les modèles sont connus à l'exception d'un seul (« d'une juive que Notre-Dame délivra de la mort parce qu'elle se convertit »). Il contient 31 pièces. Walberg en publie neuf dans ce volume ; il en avait déjà publié quatre ailleurs, dont un dans les *Mélanges Wilmotte* en 1910. Ce recueil a été composé par un clerc de Bourg-Fontaine (dép. de l'Aisne) entre les années 1330-

1339 (M. Jacques Monfrin, de la Bibliothèque nationale, a récemment pu préciser ces dates, *Romania*, LXX, 1949).

Le titre paraît mystérieux. Je crois que Walberg l'a bien expliqué. Les croyants désiraient ardemment être inhumés dans les églises conventuelles afin d'avoir part aux prières des religieux. Notre trouvère, n'osant pas espérer trouver lui-même le repos suprême dans ce sanctuaire, a voulu s'y faire représenter, après sa mort, par le fruit de son pieux labeur littéraire. Le *Tombel* est donc une sorte de cénotaphe. Cette édition est l'œuvre d'un homme en pleine possession de sa science telle qu'on la connaît par les travaux que je viens de signaler. Mais l'avant-propos est teinté de mélancolie. Pour s'excuser de ne pas donner le recueil du *Tombel* dans son intégrité comme c'était son intention, l'éditeur allègue son âge avancé et l'état peu satisfaisant de sa santé. Après avoir écrit encore quelques articles, dont certains sont plutôt du ressort de l'histoire que de la philologie romane, il s'éteignit doucement le 27 novembre 1951, à l'âge de 78 ans.

Emmanuel Walberg a peu participé à la vie publique en dehors de son université. Avec l'âge, les honneurs lui sont venus : il était docteur *honoris causa*, correspondant, puis associé de l'Institut de France. En 1923 vous l'aviez appelé à siéger avec vous. Pour ses chers élèves il a créé une bourse dont il a augmenté les fonds par une disposition testamentaire. Ses qualités caractéristiques étaient une information parfaite, un grand bon sens et la probité absolue devant les problèmes qu'il avait à traiter. Comme savant, il a mérité d'être proposé en modèle aux jeunes générations de philologues. Il a grandement honoré son pays, son métier et les savantes compagnies qui l'ont appelé à siéger dans leurs rangs.

\* \* \*

Mesdames, Messieurs,

Un instinct sûr vous guide dans votre choix. Vous reconnaissez immédiatement ceux qui aiment les Lettres françaises et qui s'engagent à les servir. Le premier titulaire du fauteuil auquel vous avez eu l'indulgence de m'appeler était le grand Nyrop,

---

dont la vie fut si misérable et si belle, le deuxième le noble et sagace Emmanuel Walberg. Le premier représentait ici le Danemark, l'autre la Suède. Mais vous tournez vos yeux vers tous les pays où vous êtes sûrs de trouver des amis, même... et ici un vers délicieusement romantique de votre grand Verhaeren me hante :

*Vers quelle ardente et blanche et divine Finlande.*

Je vous en remercie.

---